

Histoire de la philosophie

62 Whitehead et la théologie du processus

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Est-ce que tout le monde a reçu les consignes pour les comptes rendus de lecture avant la fin du semestre ? C'est la troisième fois que je les distribue, ce qui signifie que vous avez manqué les deux premières fois. Voyons voir, qui d'autre était là ? Y a-t-il quelqu'un ? Bon. Bon, aujourd'hui, nous nous intéressons de nouveau à Whitehead.

Je souhaite me concentrer plus particulièrement sur la conception de Dieu chez Whitehead. Mais pour ce faire, il nous faut comprendre son système philosophique d'ensemble, et notamment sa métaphysique. Car il va de soi que notre conception de Dieu et de sa relation à la nature dépend intrinsèquement de ce système métaphysique ; en ce sens, le concept de Dieu est dépendant du système.

Le concept de Dieu dépend du système, oui, car la façon dont on conçoit Dieu par rapport à la nature dépend de la façon dont on conçoit la nature, c'est évident. La dernière fois, nous présentions Whitehead. Et j'insistais sur le fait que, pour Whitehead, les constituants fondamentaux de toute réalité ne sont pas des substances dotées d'une identité durable et immuable, mais plutôt des événements.

Les événements peuvent être extrêmement brefs, de l'ordre d'un cinquantième de seconde. Un cinquantième de seconde, c'est vraiment très court . Il a tendance à qualifier ces événements infimes de véritables occasions.

Et réserve le terme « événement », et parfois le terme « entité », voire « entités concrètes », aux événements de grande ampleur. Mais qu'il s'agisse de micro-événements ou de maxi-événements , comme ce cours, vos études supérieures ou l'histoire des États-Unis, chacun d'eux est un événement d'une ampleur et d'une durée différentes. Quel que soit l'événement dont on parle, tous les événements peuvent être décrits en fonction de trois éléments constitutifs, trois facteurs.

Comme nous l'avons indiqué la dernière fois, ces trois facteurs sont les données objectives, qui correspondent en réalité aux causes, ou plutôt aux causes efficientes, c'est-à-dire aux données objectives, aux possibilités infinies et à la décision. Je le répète car il est essentiel de bien le comprendre. Ainsi, si l'on imagine un processus en cours, qu'est-ce qui déclenche un nouvel événement ? C'est l'intersection de deux processus.

Ainsi, les données objectives du second processus interagissent avec l'état des choses existant dans le premier processus. De sorte qu'à ce point d'intersection, des

données objectives sont susceptibles d'avoir un impact. C'est ce qu'on appelle un mécanisme de cause à effet.

Oui. Et puisque le modèle de base de toutes ces théories post-courantes est la conscience humaine, dans la conscience humaine, nous dirions que les données objectives, nous en avons conscience grâce à ce qu'il appelle la préhension physique. La préhension, bien sûr, est un terme de Leibniz.

C'est une version abrégée d'appréhension, ou si vous préférez, de compréhension. Mais appréhender quelque chose, c'est simplement l'accepter, en être conscient, le laisser vous affecter. Il souligne qu'il peut y avoir une appréhension positive et une appréhension négative.

La préhension positive, c'est accepter l'influence et l'intégrer. La préhension négative, c'est la rejeter, l'ignorer ou s'en détourner. Vous verrez.

Mais le nouvel événement, de par des données objectives, qui sont physiquement appréhendées, constitue une expérience affective, non cognitive. Il critique donc les théories représentationnelles de la connaissance chez des penseurs comme Descartes, Locke, Berkeley et Kant, en affirmant qu'elles privilégient le cognitif, le concept, l'idée. Selon lui, l'élément initiateur d'une expérience perceptive, d'un événement perceptif, n'est pas l'idée, mais le stimulus causal.

L'affectif, non le cognitif. Et cette expérience perceptive est le paradigme de tous les événements de toute autre nature. Ainsi, même chez les êtres inconscients, il existe un équivalent rudimentaire de la préhension physique.

Autrement dit, le mécanisme de cause à effet. Vous verrez. Donc, la préhension physique.

Les possibilités éternelles sont simplement des possibilités abstraites et logiques, rendues possibles par les données objectives. Quel sera l'effet de ces données objectives, de cette nouvelle expérience ? Il pourrait y avoir plusieurs possibilités. Vous verrez.

Et ces possibilités éternelles de l'expérience consciente sont, bien sûr, des idées, appréhendées par ce qu'il nomme la préhension conceptuelle. Ce qui, de toute évidence, relève de la cognition. L'idée n'est donc pas primordiale, comme elle l'était pour Descartes, Locke et Kant, comme si l'expérience nous submergeait d'idées.

Non, Hume avait davantage raison. Sa présence est forte et vivante. Et les idées s'enchaînent naturellement.

C'est l'affectif qui prime, sur le cognitif. On a donc des possibilités infinies. Il reconnaît que s'il s'agit de possibilités logiques, ce sont en quelque sorte des possibilités logiques objectives.

Autrement dit, de par leur nature même, ces possibilités logiques existent. Nous ne les inventons pas. Nous n'inventons pas les possibilités.

Nous pouvons concrétiser des possibilités, mais nous ne les inventons pas. Nous pouvons les reconnaître, mais nous ne les créons pas. En ce sens, les possibilités existent, que nous en soyons conscients ou non.

Ce sont des possibilités objectives. C'est pourquoi, notamment dans ses écrits plus tardifs, il les qualifie d'objets éternels. Autrement dit, ce sont des objets de la pensée, comme les idées sont des objets pour Locke.

Ce sont des objets de pensée. Des possibilités objectives dont on prend conscience. Dès lors, en réponse à ce stimulus causal que constituent les données objectives, surgissent toutes sortes de possibilités, dont nous avons conscience dans les processus conscients, et qui persistent dans les processus inconscients.

Ces possibilités demeurent, qu'on sache ou non de quoi elles sont faites. Et c'est de ces possibilités que naît ce qu'il appelle la décision, qui détermine l'avenir. Dans la conscience humaine, il s'agit souvent d'une décision consciente.

Voici ce que je vais faire avec les nouveaux Givens. Décision consciente. Mais même dans les processus inconscients, biologiques, physiques, etc., il existe un seuil, une sélectivité à prendre en compte.

toutes les possibilités ne peuvent se réaliser, certaines s'inscrivent dans le cours naturel des événements. Or, c'est cette décision qui définit ce qu'il appelle un objectif subjectif. Car, dans cette décision, la possibilité retenue devient le but à atteindre.

C'est ce que tu vas viser. Tu vas concrétiser cette possibilité. Tu vois.

L'objectif subjectif initial est celui qui se dégage du processus causal naturel. Supposons, par exemple, que les données donnent le résultat suivant . Dans tout processus déterminé, l'objectif subjectif initial est alors simplement l'objectif subjectif de ce nouvel événement.

Subjectif en ce sens qu'il devient une fin intrinsèque pour le nouvel événement grâce aux nouvelles données qui y ont été intégrées. Il est intrinsèque. Remarquez qu'il a une explication téléologique de tout.

Une explication téléologique. Ce n'est pas un univers mécaniste, c'est un univers téléologique.

Or, chez les êtres conscients, cet objectif subjectif initial peut se modifier. Un objectif subjectif modifié. Ainsi, vous pouvez résister à l'influence d'une chose et gérer cette nouvelle information autrement.

Et bien sûr, même votre chien résiste parfois à vos appels, voire à vos sifflements, et se met à courir après le chat du voisin. Son objectif initial se modifie lorsqu'il sent l'odeur du chat. Je pense toujours que les chiens sentent avant de regarder.

L'adage « réfléchis avant d'agir » s'appliquerait parfaitement aux chiens, en ce sens. Certains humains, me semble-t-il, agissent avant de réfléchir. Les chiens, eux, sentent avant de regarder, et ainsi de suite.

Mais le regard peut induire un objectif subjectif modifié. Il y a donc l'objectif subjectif initial et l'objectif subjectif modifié. C'est ainsi que cela se passe pour tous les événements.

Et, comme je l'ai dit la dernière fois, il y a un gradualisme, de sorte que, à des degrés divers, cela est conscient ou inconscient dans tout ce qui existe au ciel et sur la terre. Or, la notion de but subjectif est téléologique. Où cela nous mène-t-il ? Eh bien, à l'achèvement de l'événement.

Vous voyez ? Et lorsque le potentiel inhérent à ces nouvelles données est exploité, alors, voilà, l'événement est terminé. C'est comme un processus génétique, essayez la métaphore biologique. Un processus génétique.

Vous avez donc conception, non pas au sens cognitif, mais au sens biologique. Vous avez conception grâce au stimulus causal. Vous avez conception.

On observe un processus de développement où les possibilités émergent et sont sélectionnées dès le développement embryonnaire, si l'on veut. Ce processus aboutit à la naissance d'un nouvel événement, à la décision et à la réalisation, à maturité, de l'objectif subjectif. Puis, bien sûr, l'événement mature atténue progressivement les données.

Vous voyez ? On peut le voir comme la naissance, la maturité, la mort, qui engendrent la naissance, la maturité, la mort. Tiens, la dialectique ? Hegel ? Oui. Thèse, antithèse, synthèse.

Vous voyez ? L'influence de la tradition hégélienne réside dans cette compréhension globale du processus du monde. Ce processus est de nature dialectique ; il possède une structure dialectique.

Dans la synthèse, les données objectives sont préservées mais transcendées par les nouvelles possibilités qu'elles offrent. Vous voyez ? Dans la synthèse... Eh bien, l'achèvement de l'événement conduit alors à ce qu'il appelle la satisfaction.

Satisfaction. Et là encore, notez bien qu'il s'agit d'un terme issu de l'expérience perceptive consciente. C'est le paradigme.

Vous voyez ce que j'entends par paradigme ? Dans une langue étrangère, il existe des verbes paradigmatiques. Si vous voulez savoir comment conjuguer un verbe, vous vous référez au paradigme. Je connais un génie, un génie.

En français. Et ainsi de suite. Vous voyez ? L'expérience perceptive consciente est donc le paradigme.

Et en matière d'expérience perceptive, il s'agit de la satisfaction que l'on éprouve rarement en voyant quelque chose, car on a l'occasion de l'absorber pleinement. C'est pour cette satisfaction que Whitehead trouve la satisfaction esthétique. Or, esthétique, initialement, au sens germanique continental de satisfaction sensorielle.

Istanami est lié aux sens ; l'esthétique transcendantale de Kant est liée aux sens. Mais elle est aussi esthétique au sens propre du terme, c'est-à-dire une satisfaction esthétique. Comment décrire cette satisfaction esthétique, qui est l'aboutissement de l'expérience ? Eh bien, c'est que tous les éléments de l'événement, ces trois éléments, convergent pour former une unité.

Ainsi, l'événement se résume à une seule sensation, une seule expérience. Remarquez maintenant comment nous utilisons le terme « expérience » dans ce sens. Ce pourrait être votre première dégustation de tarte aux noix de pécan ; quelle expérience !

Il pourrait s'agir des quatre années d'études universitaires, de l'expérience Wheaton. Vous comprenez ? Et il se pourrait aussi qu'à la fin d'une période de l'histoire humaine, l'historien se retourne et dise : « Toute cette histoire fut une expérience humaine. Singulière, dotée d'une identité propre qui lui confère un sentiment d'unité. »

Vous voyez ? Cette satisfaction est donc une unité ordonnée, une harmonie des contraires. Des contraires ? Oui, des contrastes entre le réel et le possible. L'intensité du sentiment est liée à l'harmonie ordonnée des éléments opposés au sein de l'expérience globale.

Vous savez, c'est ainsi que certains expliquent, décrivent l'expérience de la beauté dans les arts. Vous voyez ? Les contrastes s'harmonisent dans ce moment final où la

symphonie réunit tout. Vous êtes-vous déjà demandé comment on sait quand applaudir ? C'est quand la synthèse est atteinte.

L'expérience est complète. Et il recourt à ces analogies esthétiques. Et dans ce genre de processus, ce genre d'événements, le bien contribue à cette satisfaction.

Le bien est un instrument au service du beau. Du moins, pour Whitehead. Son éthique est une éthique utilitariste.

Le bien est un moyen au service de fins esthétiques. Le mal, quant à lui, est l'opposition fragmentaire et transitoire à cette harmonie. Soit par résistance à la finalité émergente et à sa grande synthèse, soit par pure trivialité qui finit par lasser.

Oui, un roman ennuyeux est un mauvais roman. Une conférence ennuyeuse est une mauvaise conférence. Et une conférence où des éléments superflus entravent le déroulement de l'histoire est mauvaise.

Mais une grande partie de ce que nous appelons le mal n'est rien d'autre que le conflit d'opposés qui s'harmonisent dans la synthèse. Ainsi, lorsque Whitehead évoquait son fils, aviateur britannique durant la Première Guerre mondiale (au sein du Royal Flying Corps, devenu la Royal Air Force), abattu lors d'un combat aérien au-dessus des tranchées françaises, il parlait de la magnifique finalité de sa vie, qui s'inscrivait dans l'Histoire. Son problème du mal ? On y perçoit, si l'on veut, l'optimisme et l'idéalisme évolutionnistes du XIXe siècle.

Vous voyez donc que cette caractérisation d'un événement comme l'expérience perceptive est la caractérisation de la vie d'une personne. C'est la caractérisation de toute l'histoire humaine, de toute l'histoire cosmique. Vous comprenez ? Et souvenez-vous que sa catégorie de l'ultime, disons la catégorie explicative ultime, est la créativité.

La manière dont la nouveauté émerge du conflit des contraires. Comment un événement en engendre un autre. En mourant, nous vivons.

Si telle est la nature du processus mondial, du processus créatif, tel qu'il est réellement et tel qu'il le conçoit, qu'est-ce que cela révèle sur l'être humain ? Eh bien, cela révèle que l'être humain est essentiellement ce que David Hume disait de l'identité personnelle. Rappelons-nous que Hume affirmait que l'identité personnelle, telle que nous la connaissons dans la conscience, n'est qu'un ensemble de perceptions. Le souvenir présent des expériences passées, cet ensemble de perceptions, est la seule identité personnelle que l'on puisse décrire.

Bien sûr, Whitehead étire ces perceptions dans le temps . Mais c'est la continuité des expériences qui forge l'identité, si bien que l'on peut regarder une photo de soi prise

il y a dix ans et se dire : « Oui, c'est bien moi. » Et c'est grâce à cette continuité que l'on peut s'identifier à cette image.

Mais le moi humain, dit-il, n'est qu'une société d'événements dotée d'une structure unificatrice. Une société d'événements. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est Dieu. Considérons maintenant ces trois éléments constitutifs de tous les événements.

Il faut garder à l'esprit que, pour Whitehead, Dieu n'est pas une exception à ces généralités métaphysiques, mais bien l'exemple par excellence. Ainsi, Dieu est conçu à l'image de l'expérience perceptive.

Autrement dit, Dieu se comprend à travers l'expérience d'être Dieu. La conscience de soi est le prisme à travers lequel on perçoit l'ultime. Qu'est-ce que cela signifie ? Eh bien, selon lui, la nature de Dieu comporte trois phases .

Si vous voulez, la triple nature de Dieu par rapport à tout événement. Bien, voici la nature de tout événement. Et il y en a trois, il y a une triple nature de Dieu en relation avec la triple nature d'un événement.

La triple nature de Dieu n'est qu'un autre exemple d'un triple événement. Vous voyez ? Autrement dit, l'être que nous appelons Dieu est comme tout autre être, un événement.

Un événement éternel. Vous voyez ? Un événement sans commencement ni fin. Un événement éternel.

Ce dont il parle dans cette triple nature, c'est de la nature primordiale de Dieu. Sa nature primordiale. Sa nature conséquente.

Et la nature superjective . D'accord ? À présent, vous savez non seulement mémoriser le sens des mots, mais aussi les déduire lorsqu'ils vous apparaissent. Et ce mot superjectif , du latin yakio , est le verbe jeter, projeter.

Super, terminé, allumé. Oui. C'est donc dans la nature superjective de Dieu que Dieu, pour ainsi dire, donne quelque chose à la nature.

Au monde. Mais la nature conséquentialiste de Dieu fait qu'il reçoit quelque chose du monde. Vous comprenez ? Il faut donc partir de la nature primordiale de Dieu pour savoir, en quelque sorte, par quoi Dieu commence, comment un événement l'affecte et ce qu'il restitue à cet événement.

Car c'est ainsi. Voyez-vous, ce qui est éternel, c'est la nature primordiale de Dieu. Cela ne change jamais.

Cela ne change jamais. La nature conséquente, la nature superjective , celles-ci changent. Mais la nature primordiale ne change jamais.

Qu'est-ce que la nature primordiale ? C'est l'harmonie ordonnée de tous les objets éternels. Les objets éternels sont les possibilités éternelles. Autrement dit, il s'agit de concevoir Dieu comme la somme totale de toutes les possibilités logiques.

Gardez bien cela à l'esprit. Et voyez comment cela fait écho au passé. Pour saint Augustin, les rationes eterne , ces formes éternelles, ces idéaux éternels, les formes de Platon, que sont-elles ? Ce sont des possibilités conceptuelles dans l'esprit de Dieu, des archétypes dans l'esprit de Dieu.

Bien sûr, c'est ce qu'Augustin a tiré des Pères de l'Église d'Alexandrie, de cette tradition du Logos au sein de l'Église primitive, si fortement influencée par le moyen platonisme. Et vous vous souvenez des trois influences sur la pensée de Whitehead dont nous parlions la dernière fois : la troisième était justement ces Pères de l'Église d'Alexandrie. En fait, Whitehead reprend la théorie platonicienne des formes telle qu'elle a été traduite, par le moyen platonisme, dans le langage du Logos des stoïciens, langage que l'Église chrétienne a adopté et appliqué au Dieu créateur et au Logos incarné en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance, oui, toutes les rationes eterne , toutes les formes.

C'est ainsi qu'on expliquait son omniscience. C'était la conception dominante dans la tradition alexandrine, chez Justin Martyr, chez Augustin, chez Anselme, chez Thomas d'Aquin, dans toute la tradition médiévale. Mais Whitehead préfère se référer aux Alexandrins.

Ainsi, lorsqu'on pense à Dieu et à son expérience, à sa propre expérience, il faut considérer sa pensée, sa sagesse éternelle et les possibilités offertes par sa création. Or, à mesure que la nature se déploie, que le monde et son histoire se déroulent, à travers les événements naturels, Dieu, qui est toute chose, fait l'expérience du monde. Et il peut ressentir ce qui se passe dans le monde.

Dieu ressent donc ce qui se passe. La perception de Dieu, ne l'ébranlez pas. Dieu ressent avec nous.

C'est le langage que Whitehead emploie constamment. Je vous en lirai un extrait sous peu. Il s'agit donc ici d'une appréhension conceptuelle des possibles.

Il s'agit ici de ce qu'il a appelé la perception physique des données objectives, de ce qui se passe. Vous voyez ? Et Dieu, faisant l'expérience, de manière très affective, de ce qui se passe dans le monde tout en connaissant toutes sortes de possibilités éternelles d'harmonisation conceptuelle, que fait-il ? Dans sa nature superjective , il

offre des possibilités au processus du monde. Oui, c'est Dieu qui fournit le but subjectif initial.

Dieu, non pas une force aveugle et mécanique, mais Dieu. Et, bien sûr, l'expérience humaine nous montre que les êtres humains ont la liberté de résister à la volonté de Dieu. La liberté de modifier ce que Dieu, dans sa bonté, nous offre comme but, comme dessein.

Ainsi, la nature primordiale de Dieu correspond au second élément d'un événement naturel. Sa nature conséquente correspond au premier élément d'un événement naturel. Sa nature superjective correspond au troisième.

Autrement dit, le troisième, qui, de fait, engendre les événements futurs. Ainsi, à mesure que le prochain événement se profile, pour ainsi dire (métaphore sordide), la nature primordiale de Dieu intègre toutes les possibilités de cette nouvelle situation. Vous comprenez ? Oui, car l'ensemble des possibilités comprend celles qui surgiraient dans toute situation nouvelle.

La nature primordiale est donc toujours présente, avec des ressources en réserve. J'ai parlé du prochain événement à venir. Bien sûr, il ne s'agit pas d'événements qui se produisent.

Bip. Attention, en voici un autre. Bip.

Non, pas du tout. C'est plutôt comme... enfin, vu que j'ai utilisé des sons, une symphonie extrêmement complexe, mais magnifique. Ou, si vous préférez l'image des brins, c'est comme un câble téléphonique Bell très complexe, tellement compliqué qu'il leur faut une semaine pour le réparer en cas de problème.

Vous voyez, les événements s'enchaînent sans cesse, créant une multitude de liens. Par souci de simplicité, il l'analyse comme une succession d'événements. Quel genre de Dieu cela nous donne-t-il alors ? Eh bien, c'est un Dieu qui ordonne l'univers.

Dieu, dit-il, est le principe d'ordre. Ou, pour reprendre son expression, Dieu est le principe de concrétisation. Or, quand on lit ce mot « concrétisation », on pense sans doute au concret.

Non, surtout pas. Ne prenez jamais ses paroles au pied de la lettre, ni ses termes techniques. « Concrétion » semble être son synonyme de « concrescence ».

Que vous connaissiez le latin ou non, le mot « concrescence » signifie toujours « croître ensemble ». « Cresco » est le verbe qui signifie « croître », composé de « con » et « avec », signifiant « croître ensemble ». Il existait autrefois une matière grasse de cuisine appelée « Cresco ».

À l'heure où l'on se préoccupe des matières grasses, elles sont toutes devenues liquides plutôt que solides. La cresco était une matière grasse de cuisson qui faisait lever les gâteaux. D'où la concrescence.

Dieu est donc le principe de concrétisation, de concrescence. C'est Dieu qui assure la croissance et l'harmonie de la symphonie. Remarquez bien que Dieu n'est pas à l'origine du processus du monde.

Dieu n'en est pas à l'origine. La créativité est la catégorie suprême. La créativité a toujours existé.

L'exemple principal est Dieu. Mais Whitehead semble penser que des processus naturels se sont déroulés, d'une manière ou d'une autre, depuis toujours. Or, rien chez Whitehead ne permet de penser que Dieu ait été le premier de ces processus.

J'imagine donc que « Dieu et le Big Bang », le titre de la conférence de demain soir, aurait une signification bien différente pour un théologien whiteheadien que pour un théiste traditionnel. Il ne conçoit pas non plus Dieu comme un créateur, ni comme un Dieu qui met fin à tout. J'imagine que c'est devenu un terme de science-fiction.

Dieu conclut tout. Autrement dit, il n'a pas d'eschatologie. Il n'a pas d'eschatologie.

C'est la fin de tout. Vous parlez d'une téléologie sans eschatologie ? Oui. La téléologie n'en finit plus, encore et encore.

L'harmonie se crée donc constamment. Et c'est une harmonie éternelle. Vous voyez ? Oui.

C'est une harmonie éternelle. Il ne conçoit donc pas l'histoire comme ayant un aboutissement vers lequel elle tend. Dieu est le principe de concrétisation, le principe d'ordre.

Il qualifie également Dieu de principe de limitation, car, de par sa nature superjective, seules des possibilités limitées sont possibles.

Pour Whitehead, le processus mondial ne va donc pas s'autodétruire. Il ne le pourrait pas, si cela n'est pas envisageable. La nature subjective de Dieu ne présente pas de telles possibilités.

Vous remarquez donc qu'il insiste sur la créativité de Dieu, mise en œuvre avec une bienveillance attentive pour donner un but subjectif initial à chaque événement, aussi infime ou macroscopique soit-il, dans le processus global du monde. En ce sens, Dieu lui-même est un événement, l'événement qui fait toute l'expérience. Vous

voyez ? Il ne s'agit pas de panthéisme, ni de théisme traditionnel au sens où Dieu serait créateur.

Certains théologiens du processus, comme nous le verrons dans un instant, y voient une forme de panenthéisme. Tout se déroule au sein de l'expérience qu'est Dieu. Mais l'événement, l'expérience suprêmement englobante qu'est Dieu, est bien plus que l'ensemble des processus du monde.

Donc, le panenthéisme. Vous pourriez être tenté de demander, comme le fait un ami à moi chaque fois que je me souviens de lui abordant ce sujet : « Qu'est-ce que celui qui fait l'expérience ? Qu'est-ce que celui qui fait l'expérience ? » Ce à quoi Whitehead répond : « Très bien, dans votre cas, en tant que sujet percevant, qu'est-ce qui n'est pas un sujet percevant ? Qu'est-ce qu'une personne ? Voyez-vous, la seule chose que nous puissions dire, c'est qu'une personne est une succession d'événements formant un tout cohérent et harmonieux. » C'est la théorie de la mémoire de l'identité personnelle.

Vous voyez ? Car il s'agit d'une philosophie du processus, non d'une philosophie de la substance. Ne cherchez pas un substrat, une matière, une entité, quelque chose qui pense et qui ressent. Non, pas une chose qui pense et qui ressent, mais la pensée et le sentiment.

Voilà la réalité. C'est ainsi que les choses se présentent. Permettez-moi de vous lire quelques extraits des propos de Whitehead pour que vous puissiez vous en faire une idée.

Voici son œuvre majeure, *Processus et Réalité*. Vers la fin, on trouve une section sur Dieu et le monde. La voici.

Durant la grande période de formation de la philosophie théiste, qui s'acheva avec l'essor de l'islam, après une coévolution continue avec la civilisation, trois courants de pensée émergèrent. Vous savez, il est frappant de constater à quel point il parle souvent du chiffre trois. Ces triades dialectiques.

Vous voyez ? Trois courants de pensée se dégagent, qui, malgré de nombreuses variations dans le détail, façonnent respectivement, premièrement, Dieu à l'image d'un souverain impérial ; deuxièmement, Dieu comme personnification de l'énergie morale ; troisièmement, Dieu à l'image d'un principe philosophique ultime.

Que mijote-t-il donc ? Ces trois courants de pensée peuvent être associés respectivement aux Césars divinisés. Rappelez-vous comment les Césars romains furent divinisés devant le Sénat ? Il devint un dieu, comme on le disait de l'un d'eux : le souverain impérial.

Dieu, le souverain suprême. La seconde personnification de l'énergie morale est celle des prophètes hébreux. La troisième, le principe philosophique ultime, est Aristote.

Mais Aristote a été précédé par la pensée indienne et bouddhiste, et l'on retrouve des parallèles avec les prophètes hébreux, témoins d'une pensée plus ancienne. L'islam et les Césars divins ne sont que l'expression la plus naturelle, la plus évidente et la plus idolâtre du symbolisme théiste, à toutes les époques et en tous lieux. L'histoire de la philosophie théiste illustre les différentes étapes de la combinaison de ces trois manières diverses d'appréhender le problème.

Cependant, le christianisme a une origine galiléenne. Non pas Galilée, mais Galilée. Donc, l'origine galiléenne du christianisme.

Voilà encore une suggestion qui ne s'accorde avec aucun des trois grands courants. Elle ne met pas l'accent sur un César dominateur, un moraliste impitoyable ou le moteur imperturbable. Elle s'attarde sur les aspects tendres du monde, qui, lentement et discrètement, agissent par amour.

Et elle trouve son sens dans l'immédiateté d'un royaume qui n'est pas de ce monde. Elle ne se tourne pas vers l'avenir, mais trouve sa récompense dans le présent. Le royaume de Dieu est parmi vous.

Chaque moineau, lorsqu'il tombe, est vu. Les cheveux de votre tête sont tous comptés. Pour certains d'entre vous, c'est une tâche bien plus ardue que pour d'autres.

Donc, Dieu, dans ces termes. Et il est, voyez-vous, pris au piège non pas de la théologie chrétienne, mais de l'image de Jésus telle qu'elle s'est présentée dans une certaine tradition théologique libérale qui mettait l'accent sur Jésus comme homme d'amour. Il était très actif dans sa jeunesse, de par son milieu.

Voyons voir, 346. Oui, nous concevons la patience de Dieu sauvant tendrement le tumulte d'un monde intermédiaire par l'accomplissement de sa propre nature. Le rôle de Dieu n'est pas le combat de la force productive contre la force productive, de la force destructive contre la force destructive.

Cela réside dans la capacité du patient à faire appel à la rationalité impérieuse de son harmonisation conceptuelle. En quoi consiste cette rationalité impérieuse ? La primauté de la nature primordiale, qui est son harmonisation conceptuelle de toutes les possibilités. D'où sa capacité à faire concourir toutes choses au bien.

Alors, voyons voir, la patience de Dieu, oui. Les révoltes du mal destructeur, purement égocentriques, sont balayées d'un revers de main. Et pourtant, le bien

qu'elles ont engendré, à travers la joie et la peine individuelles et l'introduction d'un contraste nécessaire, est préservé par son lien avec l'ensemble accompli.

L'image est celle d'une tendre sollicitude pour que rien ne se perde. Dieu ne crée pas le monde ; il le sauve, ou plus exactement, il est le poète du monde, le guidant avec une patience infinie par sa vision de la vérité, de la beauté et de la bonté. Et la création accomplit la réconciliation du permanent et du changeant lorsqu'elle atteint son terme ultime, son éternité.

Voilà. Il parle de diriger par l'amour, et il consacre une longue digression, non, un discours répété dans un de ses livres, à l'amour, qu'il assimile à Éros. C'est dans **Les Aventures des Idées**.

L'amour, qu'il confond avec l'Éros, et non l'Agapè, mais bien l'Éros. Car Éros est le terme platonicien pour amour, qui est quoi ? L'amour du bien, voyez-vous. C'est donc dans cet amour suprême du bien que Dieu agit.

Un désir de bien, voyez-vous. Et c'est ce désir, dans le but initial que Dieu donne, le but subjectif initial, qui se répand. Un désir de bien.

téléologies médiévales, toute la nature tend naturellement vers son bien naturel. Et même les êtres humains qui se trompent sur la nature du bien désirent toujours le bien, même s'ils ont dit : « Que le mal soit mon bien », ils le désirent encore. Vous voyez, il essaie donc de retrouver cette téléologie de cette manière.

Alors, des commentaires, des questions ? Vous avez dit tout à l'heure que le processus mondial se poursuit. Est-ce que le Second Avènement a sa place dans ce processus ? Non, non. Non, en fait, l'Incarnation n'y a pas sa place non plus.

Vous voyez, il parle du Jésus historique, mais pas de la Seconde Personne incarnée de la Trinité. Ainsi, comme chez Hegel, comme chez Whitehead, les concepts théologiques chrétiens ne sont que des symboles. Ils ne doivent pas être considérés comme des vérités conceptuelles.

Rappelons que chez Hegel, on retrouve la triade finale dans l'esprit absolu, qui passe de l'art à la religion puis à la philosophie. Si la religion est une expression symbolique, c'est la philosophie qui la conceptualise. Ainsi, le discours religieux est un discours symbolique.

L'incarnation, alors, symbolise quoi ? L'action d'amour imminente de Dieu dans l'histoire, dans la nature. Il y a quelques années, j'ai animé un séminaire sur Whitehead et la théologie du processus. Durant la seconde moitié du semestre, après l'étude de Whitehead, chaque participant était chargé d'étudier un théologien du processus du XXe siècle et ses réflexions sur des thèmes théologiques essentiels.

Et je ne crois pas que nous ayons trouvé une seule interprétation traditionnelle de l'Incarnation. Elle a toujours été symbolique. Il en va de même pour les autres dogmes fondamentaux du christianisme.

Je ne dis pas que c'est impossible. Et je n'ai pas lu moi-même tous les documents que je leur ai demandé de lire ; je leur faisais lire à ma place. C'est d'ailleurs la meilleure raison d'organiser un séminaire.

Faites faire vos recherches par d'autres. Parfois, j'aimerais bien les refaire moi-même. Je disais justement à quelqu'un que, lorsque je prendrai ma retraite, le livre que je lirai en secret sera un ouvrage de Whitehead.

Je lis Whitehead et je travaille sur son œuvre de façon intermittente depuis 40 ans. J'aimerais mener ce projet à terme. Mais l'une des premières choses que je souhaite faire est d'étudier toute cette littérature.

Et voyez s'il y en a qui vont réellement plus loin que Whitehead sur ce point. C'est possible. Mais dans la littérature, cela n'est absolument pas évident.

En décrivant ce Dieu, je m'interroge, même sur l'emploi d'un pronom. Enfin, cela ne semble pas évident. Mais je suppose qu'il faut se référer à sa définition de la personne.

Oui, vous vous interrogez sur quoi ? Le terme « Dieu » ? Son utilisation ? Lui ? Oui, oui. Si... oui, c'est une bonne question. Veut-il dire que Dieu est en réalité une masse consciente et dotée d'une conscience de soi ? Je le crois.

Mais d'un autre côté, un doute subsiste. Se pourrait-il qu'il l'utilise pour exprimer une influence extérieure ? Divine ? Vous dites qu'il parle ainsi parce que c'est sa façon habituelle de parler de tout. Le paradigme, c'est la conscience.

Non, je crois qu'il parle de conscience. Et c'est en tout cas ce qu'il semble exprimer dans certaines conversations du soir, enregistrées et transcrites après sa mort. C'est en tout cas ce qu'il semble exprimer.

Oui. Je pense que je vais clarifier ce point. Cela permettra peut-être d'éclaircir les choses.

Pour Whitehead, contrairement à Thomas d'Aquin par exemple, Dieu est la cause efficiente, la cause formelle et la cause finale de la création. N'est-ce pas ? Il n'y a pas de cause matérielle puisque la création est ex nihilo. Or, il me semble que chez Whitehead, Dieu est la cause formelle et la cause finale, mais pas la cause efficiente.

Dieu est la cause formelle en ce sens que sa nature primordiale conçoit toutes les possibilités logiques et l'ordre logique. D'accord ? Il est la cause finale en vertu de sa nature superjective, par laquelle il attire les événements. Et c'est ainsi qu'il les appelle : attirer.

Je ne suis pas pêcheur, mais je sais ce qu'est un leurre. Il ne s'agit pas de donner un coup de pied au poisson dans la queue, mais de l'attirer.

Un leurre est une cause finale, non une cause efficiente. C'est donc la manière dont le leurre fonctionne qui est significative, et la manière dont un idéal fonctionne qui est significative dans une causalité finale. Ainsi, pour Whitehead, la relation de Dieu au monde est celle d'une cause formelle et d'une cause finale, mais non d'une cause efficiente.

Ce qui signifie que Dieu n'agit pas. Si par « agir » vous entendez ce que l'on entend dans l'histoire biblique, c'est-à-dire les actes puissants de Dieu dans l'histoire d'Israël.

L'acte puissant de Dieu lors de l'incarnation ou lors de son second avènement, comme vous l'évoquez. Non, Dieu n'agit pas. Et je pense que la nature même de sa métaphysique l'empêche d'agir.

En fait, j'ai écrit un article sur Whitehead il y a quelques années, intitulé « Pourquoi Dieu ne peut pas agir ». Il figure dans un ouvrage intitulé « Process Theology », dirigé par Ronald Nash.

Il se trouve à la bibliothèque. Et il me semble que si Dieu ne peut agir, c'est parce que le Dieu de Whitehead est essentiellement un Dieu hégélien. C'est un Dieu à la Schleiermacher, par exemple, qui relève davantage du fondement de l'être que d'un agent personnel.

Vous voyez. Et donc, comme si ces catégories d'acteurs propres à chaque agence ne s'appliquaient pas, seul le fondement de l'être sur lequel vous vous appuyez compte.

Le fondement ultime qui influence la nature indirectement. Ainsi, tout comme dans la théologie libérale du XIXe siècle, il n'y a pas de révélation particulière. Tout est imminent et vient de l'intérieur.

Il n'y a pas d'acte surnaturel. Tout est un processus naturel, fruit de la créativité divine intérieure. Il en va de même pour Whitehead.

Si vous êtes familier avec l'histoire de la théologie du XIXe siècle et la tradition schleiermacherienne, la tradition romantique, alors Whitehead en est la parfaite illustration. Et comme je l'ai dit, Whitehead semble avoir lu Wordsworth comme s'il s'agissait de la Bible.

Vous vous souvenez de cette phrase de la dernière fois ? Je pense donc qu'il s'agit d'une version romancée de la théologie du XIXe siècle, transposée dans une métaphysique processuelle du XXe siècle. Pourriez-vous simplement prendre en compte le principe de créativité, qui est l'essence même de toute réalité ? Oui. Oui.

Et certains théologiens du processus s'y essaient. Certains qui s'y essaient. Et je crois pouvoir affirmer que Charles Hartshorne est sans doute le plus connu des penseurs du processus.

Il n'a pas été influencé par Whitehead lui-même, mais a évolué en parallèle. Il a enseigné à Harvard pendant plusieurs années, puis à Chicago, et enfin, une fois à la retraite, au Texas. Hartshorne l'a fait.

panenthéiste convaincu, et on pourrait le qualifier de panenthéiste si l'on considère la créativité comme l'essence divine. Il a influencé de nombreuses personnes. Aujourd'hui, le théologien du processus le plus connu est sans doute John Cobb, qui, si je ne me trompe, enseigne à la Claremont School of Theology en Californie.

John Cobb. Mais il y en a beaucoup d'autres. Nous n'avons pas le temps d'en parler maintenant.

Très bien. La prochaine fois, j'aimerais faire – et nous suivrons cette méthode pour les livres que vous lisez actuellement – un commentaire sur son ouvrage, *La science dans le monde moderne*.

Je vous encourage donc à le lire. Peut-être pas suffisamment pour en faire une critique. Mais lisez-le, et nous pourrions le commenter et discuter des points que vous souhaitez aborder.